

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 74

Artikel: La vieille tunique
Autor: Coppée, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

MARGUERITE DE SAINT-AUBIN

ou la voix du Souterrain

(LÉGENDE)

C'était un bien beau château, une puissante forteresse que le manoir de Montvoie que possédait noble et féal chevalier Reschard de Vendlincourt, en 1284. Ce seigneur avait fait hommage de ce fief de Montvoie au puissant comte de Neuchâtel en Bourgogne, Thiébaud VI. Une noble fille descendante de ce seigneur, Marguerite de Vendlincourt, avait épousé Simon sire de St-Aubin.

Le comte de Neuchâtel inféoda de nouveau la forteresse à ce Simon de St-Aubin en 1378, après que la branche de Vendlincourt-Montvoie se fut éteinte dans la descendance mâle du père de Marguerite. On dit que ce Simon de St-Aubin descendait du noble Eberhart de Fenis Neufchâteau et qu'un de ses ancêtres, à la voix de St-Bernard avait pris la Croix, qu'à la suite des principaux croisés, il disputa à Mahomet le tombeau du Christ. Il ne revint pas, mais un de ses fils continua la noble lignée de ces preux chevaliers. Simon de St-Aubin était loin de ressembler à ses ancêtres. Seigneur sans entrailles, sans honte et contrairement aux usages de la chevalerie, il attaqua les voyageurs, détroussait le pauvre monde et poussait ses courses jusqu'à Lucelle. Détestant les moines, il rançonnait leurs vaisseaux jusqu'aux portes de l'abbaye, s'amoquant des excommunications de l'Église.

La ville de S-Ursanne, avec ses tours et ses murailles, n'était pas à l'abri des brigandages du chevalier félon.

Comme le chemin rapide, qui conduisait au manoir, était difficile, les lieux environnants si couverts de forêts et de rochers, le château tellement en dehors des routes fréquentées, le sire de S. Aubin se croyait en sûreté contre toute attaque. Aussi menait-il vie joyeuse, avait vin et ribauds à foison, disent les chroniques du temps.

Exécéré et odieux à tout le pays, par ses cruautés, ses exactions et ses brigandages, il osa enfin inquiéter les bourgeois de S-Ursanne et de Porrentruy. C'en était trop. Les bourgeois des deux villes voulurent en finir avec lui. Ils convinrent de profiter de l'absence du brigand pour surprendre son château et le détruire. C'était en automne 1378, Marguerite de St-Aubin, tristement accoudée à une fenêtre ouverte, se livrait à de douloureuses méditations. Son seigneur et maître venait de quitter le château, suivi de ses hommes d'armes pour une excursion

en Comté, ne laissant à Montvoie que sa femme Marguerite, sa mère et quelques archers et serviteurs sous la garde de Jehan, de Montenol, qui faisait le guet sur la tour crénelée du donjon. Bientôt ce dernier poussa le cri d'alarme. Il venait de reconnaître les étendards des bourgeois de S-Ursanne et de Porrentruy qui faisaient flotter leurs bannières en poussant des cris de guerre. Il descendit à la hâte, rassembla les archers et les serviteurs dans la cour de la première enceinte et attendit les soldats citadins. Bientôt les béliers eurent enfoncé la porte principale et les soldats des villes en vinrent aux mains avec les défenseurs du château. Jamais plus sanglante équipée. Jamais la mort ne fit si vite tant de victimes.

Enfin la valeur dut fléchir sous le nombre. Il ne resta bientôt plus que le noble Jehan de Montenol. Percé de coups, il s'élança dans le château, monta à la chambre de la belle Marguerite, la conjura de le suivre dans les souterrains afin que par des chemins détournés, ils puissent fuir au loin. Mais avant que les deux malheureux eussent le temps de mettre leur projet à exécution, le château était envahi. Le fidèle serviteur n'eut que le temps de conduire la Dame du château dans les couloirs secrets. Marguerite, affolée par la peur, s'enfonça dans les nombreux passages du donjon, tandis que le noble Jehan se tenait à l'entrée du couloir, pour la défendre courageusement. Il tomba ensuite percé d'une flèche qui lui traversa le cœur.

Les assaillants, ne rencontrant plus de résistance, firent irruption dans tout le castel, qu'ils fouillèrent de fond en comble. Ils le dévalisèrent entièrement, ne laissant que les murs, puis retournèrent chez eux chargés de butin.

La pauvre Marguerite de S-Aubin ne sut pas trouver l'issue des souterrains et dut y trouver une mort affreuse, car on n'entendit plus jamais parler d'elle.

Aujourd'hui on peut voir encore, sur un rocher sans verdure, des pans de murs, une tour encore entière, des fortifications à demi renversées. Ce sont les ruines de Montvoie.

Les vieilles gens du petit village de ce nom racontent qu'à certaines heures de la nuit, quand la chouette jette dans le silence de ce lieu sauvage son cri lugubre, une voix humaine, douce comme les accords d'une lyre, s'élève du fond de la citerne, chantant une complainte et c'est la voix de Marguerite de St-Aubin, qui, perdue dans les souterrains du vieux castel, attend son fidèle Jehan de Montenol pour la délivrer.

A. D.

La vieille tunique

(Suite et fin)

Là-dessus, voilà que l'empereur déclare la guerre aux Autrichiens et qu'on nous embarque pour l'Italie... Mais il ne s'agit pas de la campagne, j'arrive au fait... La veille du combat de Melegnano — où j'ai laissé mon bras, vous savez, — notre bataillon campait au milieu d'un petit village, et, avant de rompre les rangs, le capitaine nous fit un petit discours — il avait raison. Le capitaine, — pour nous rappeler que nous étions en pays ami, qu'il était de notre honneur de nous y bien conduire et que celui qui ferait la moindre peine à l'habitant serait puni d'une façon exemplaire. Pendant qu'il parlait, La Soif, qui chancelait un peu en s'appuyant sur son flingot à côté de moi — il avait vidé, depuis le matin, la moitié du bidon de la cantinière, — haussa légèrement les épaules; mais, par bonheur, le capitaine ne s'en aperçut pas.

Au milieu de la nuit, je suis réveillé en sursaut. Je saute de la botte de paille sur laquelle je dormais dans une cour de ferme, et je vois, au clair de la lune, un groupe de camarades et de paysans qui arrachaient des bras de La Soif, furieux comme un lion, une Italienne qu'il battait à tour de bras parce qu'elle refusait de lui donner à boire. J'accourus pour prêter main-forte, mais le capitaine Gentile arriva avant moi. D'un coup d'œil — il avait un regard de maître, le petit Corse, — il fit reculer le sergent terrifié; puis, après avoir rassuré la Lombarde par quelques mots qu'il lui dit en italien, il revint se camper devant le coupable, et, lui mettant sous le nez son doigt qui tremblait :

— On devrait brûler la cervelle à des misérables comme vous, lui dit-il. Dès que je pourrai voir le colonel, vous perdrez encore vos galons, et ce sera pour de bon, cette fois... On se bat demain, tâchez de vous faire tuer.

On se recoucha, mais le capitaine avait dit vrai, et, dès le point du jour, ce fut la canonnade qui nous éveilla. On courut aux armes. On forma la colonne, et La Soif — jamais ses yeux ne m'avaient paru plus méchants — vint se placer auprès de moi. Le bataillon se mit en marche. Il s'agissait de déloger les habits blancs qui s'étaient fortifiés, avec du canon dans le village de Melegnano. En avant, marche! Nous n'avions pas fait deux kilomètres que, vlan! la mitraille des Autrichiens nous prend par le travers et jette par terre une quinzaine d'hommes de la compagnie. Alors, nos offi-

ciers, qui attendaient l'ordre de charger, nous font coucher dans le maïs, en tirailleurs, mais eux restent debout, naturellement, et je vous assure que ce n'était pas notre capitaine qui se tenait le moins droit. Nous, à genoux dans les épis, nous continuions à tirer sur la batterie qui était à portée. Tout à coup, je me sens pousser le coude, je me retourne et je vois La Soif qui me regardait, le coin de la bouche relevé d'un air de blague qui armait son fusil.

— Tu vois bien le capitaine ? me dit-il en le désignant d'un geste de tête.

— Oui... Eh bien ? lui répondis-je avec un regard sur l'officier, qui était debout à vingt pas de nous.

— Eh bien ! il a en tort de me parler comme il a fait, cette nuit.

Puis, d'un geste précis et rapide, en deux temps il épaula son arme, fit feu... et je vis le capitaine, le torse brusquement cambré, la tête jetée en arrière, battre une seconde l'air des deux mains, laisser choir son épée et tomber lourdement sur le dos.

— Assassin ! m'écriai-je en saisissant le bras du sergent.

Mais il me fit rouler à trois pas de lui, d'un coup de crosse dans la poitrine.

— Imbécile ! prouve que c'est moi qui l'ai tué.

Je me relevai en fureur, mais tous les tirailleurs se relevaient aussi. Notre colonel, tête nue, sur son cheval fumant, était là, nous montrant du sabre la batterie autrichienne et hurlant de tous ses poumons : — En avant ! les zouaves... A la baïonnette !

Qu'est-ce que je pouvais faire, n'est-ce pas ? Charger comme les autres. Et ça a été fameux, allez, la charge des zouaves à Melegnano ! Avez-vous vu quelquefois la grosse mer battre un écueil ? Oui. Eh bien ! c'était tout à fait la même chose. Chaque compagnie grimpait là haut comme la lame sur le rocher. Trois fois la batterie se couvrait de vestes bleues et de colottes rouges, et trois fois nous vîmes reparfaire le terrassement avec ses gueules de canons, impassibles, comme l'écueil après le coup de mer.

Mais la quatrième compagnie, la nôtre, devait emporter le morceau. Moi, en vingt bonds, j'arrivai jusqu'à la redoute ; m'aidant de la crosse de son fusil, je franchis le talus, mais je n'eus que le temps d'apercevoir une paire de moustaches blondes, une casquette bleue et un canon de carabine qui me touchait presque. Je reçus près de l'épaule gauche un tel coup que je crus que mon bras s'envolait ; je lâchai mon arme, j'eus un étourdissement, j'allai tomber sur le flanc, près d'une roue de caisson, et je perdis connaissance.

* * *

Quand je rouvris les yeux, on n'entendait plus qu'un bruit de mousqueterie lointaine.

Les zouaves étaient là, formant le demi-cercle, mais en désordre ; ils criaient : « Vive l'empereur ! » et brandissaient leurs fusils en l'air, à bout de bras.

Un vieux général, snivi de son état-major, arrivait au galop. Il arrêta son cheval, ôta son képi doré, l'agita joyeusement et s'écria :

— Bravo ! les zouaves... Vous êtes les premiers soldats du monde !

J'étais assis près de ma roue de caisson, soutenant pitoyablement de ma main droite ma pauvre patte cassée, et je me rappelais alors le crime affreux de La-Soif, tuant son officier par derrière, en pleine bataille.

Tout à coup, il sortit des rangs et s'avança

vers le général... Oui, lui-même, La-Soif, l'assassin du capitaine ! Dans le combat, il avait perdu son fez, et son crâne rasé apparaissait, traversé par une balafre, d'où un filet de sang lui coulait sur le front et sur la joue. D'une main, il s'appuyait sur son fusil, de l'autre, il présentait un drapeau autrichien, tout déchiqueté, avec de larges taches rouges, un drapeau qu'il avait pris.

Le général semblait le regarder avec admiration, le trouver superbe.

— Hein, Bricourt, dit-il en se tournant vers un de ses officiers d'ordonnance, regardez moi ça... Quels hommes !

Alors La-Soif, de sa voix gouailleuse : — C'est vrai, mon général... Mais vous savez, le premier zouaves !... il n'y en aura plus que pour une fois.

— Je l'embrasserais pour ce mot-là ! s'écria le général... Tu auras la croix, tu sais...
Et, répétant toujours : « Quels hommes ! quels hommes ! » il dit encore à son aide de camp une phrase que je n'ai pas comprise — vous savez, moi, je suis un ignorant, — mais que je me rappelle bien tout de même :

— N'est-ce pas, Bricourt ? C'est du Plutarque ?
Mais, en ce moment, mon bras me faisait trop de mal ; j'eus une nouvelle syncope et et je ne vis et n'entendis plus rien.

Vous connaissez le reste. Je vous ai souvent raconté comment on m'a charcuté l'épaule et comment j'ai traîné pendant deux mois dans les ambulances, avec le délire et la fièvre. Aux heures d'insomnie, je me demandais ce que je devais faire rapport à La-Soif. Le dénoncer ? Oui, c'était mon devoir, mais quoi ? Je n'aurais pas pu fournir de preuves. Et puis, je me disais :

— C'est un gredin, oui, mais c'est un brave ; il a tué le capitaine Gentile, mais il a pris un drapeau à l'ennemi !

Et je ne savais que résoudre. Enfin, quand je fus en convalescence, j'appris que, en récompense de son action d'éclat, La-Soif avait passé avec son grade aux zouaves de la garde et qu'on l'avait décoré. Ah ! cela me dégoûta d'abord de ma croix, que notre colonel était venu m'attacher sur ma capote d'hôpital. Pourtant, La-Soif méritait aussi la sienne, après tout, mais sa Légion d'honneur aurait dû servir de cible au peloton chargé de le fusiller ! Enfin, tout cela est loin aujourd'hui ; je n'ai jamais revu le sergent, qui est toujours au service, et je suis rentré dans le civil... Mais, tout à l'heure, en voyant cette tunique avec son trou de balle — Dieu sait comment elle est venue là ! — pendue chez ce fripier, à deux pas de la caserne où est l'assassin, j'ai songé au crime impuni et il m'a semblé que le capitaine demandait justice.

Je calmai de mon mieux le père Vidal, que son récit avait mis dans une grande exaltation.

Quelques jours après, en arrivant au bureau, je trouvai Vidal qui me tendit un journal plié, de façon à ne laisser lire qu'un fait divers et qui murmura gravement :

— Qu'est-ce que je disais ?
Je pris le journal et je lus ceci :

Encore une victime de l'intempérance.
Hier, dans l'après-midi, sur le boulevard de Grenelle, le nommé Mallet, dit La-Soif, sergent aux zouaves de la garde impériale, qui avait fait, en compagnie de deux camarades, de nombreuses libations dans les cabarets du voisinage, a été pris d'un accès de délire alcoolique au moment où il regardait de vieux uniformes exposés à la devanture d'un marchand d'habits.

Devenu tout à fait furieux, ce sous-officier avait tiré son sabre-baïonnette et courait en répandant l'épouvante sur son passage. Les deux militaires qui l'accompagnaient ont eu toutes les peines du monde à se rendre maîtres du forcené, qui ne cessait de hurler dans sa rage :

— Je ne suis pas un assassin !... J'ai pris un drapeau autrichien, à Melegnano !

On nous assure, en effet, que Mallet a été décoré pour ce fait d'armes et que ses habitudes d'ivrognerie invétérées l'on seules empêché de devenir officier.

Mallet a été conduit à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, d'où il sera prochainement transféré à Charenton, car il est douteux que cet infortuné recouvre jamais la raison.

Et comme je rendais le journal au père Vidal, il me jeta un regard profond et conclut :

— Le capitaine Gentile était Corse... Il s'est vengé !

François COPPÉE,
de l'Académie française.

Guillaume II intime

Il est intéressant de connaître les ressorts cachés qui font agir un homme, et quand cet homme est l'un de ceux dont l'action est prépondérante dans la politique mondiale, comme c'est le cas pour Guillaume II, la chose est plus intéressante encore. Seulement, n'aborde pas qui veut le kaiser. Moins encore peut-on dire qu'il soit facile de le connaître intimement, à ceux du moins qui ne vivent pas dans son entourage immédiat.

Un de nos confrères a eu récemment l'idée de questionner sur le caractère et les habitudes de l'empereur d'Allemagne une aimable douairière de Postdam, qui sait tout ce qui se dit et tout ce qui se passe à la cour. A cette conversation, nous emprunterons quelques traits de la physionomie morale de Guillaume II.

* * *

Le kaiser est, avant tout, un homme de volonté. On a fait remarquer que, dans ses années d'études, il manifestait plus de « vouloir » que d'intelligence. Celle-ci même, à ce que l'on dit, était loin d'être brillante.

La vigueur de la volonté est soutenue chez Guillaume II par une foi illimitée, une confiance extraordinaire en lui et en son étoile. Cela touche aux bornes du mysticisme.

Bien plus, il se croit investi d'une mission divine. Il croit que le peuple a besoin d'être gouverné — en quoi il a parfaitement raison — et que les hommes de sa famille furent choisis par la Providence grâce à leur force d'âme, à leur valeur, à leur amour de l'Allemagne, à leur histoire, à leur zèle, pour conduire les Allemands à leur suprême destinée.

Comme tous ceux dont la vitalité intérieure est puissante, Guillaume II a, sur de multiples sujets, des idées personnelles et il les exprime abondamment, soit dans des conversations, soit dans des discours, très nombreux, comme on le sait.

Quelques exemples :

On lui communiquait les plans des sections allemandes aux Expositions de Paris et de Saint-Louis. Pour Saint-Louis, au lieu de la maison moyen âge qu'on lui proposait, il choisit la reproduction du château de Charlottenbourg, prêta ses meubles personnels, etc., etc., en disant :